Offrons en hommage
Dedans le berceau,
A ce Dieu si sage.
Un petit, tourlourirette,
Un petit, lonlanderirette,
Un petit oiseau.

En France également—mais peut-être dans certaines régions moins vite qu'ici—le Vieux Noël a été rélégué aux oubliettes, en compagnie des traditions et coutumes de la Sainte-Catherine, du Mardi-Gras et de la Mi-Carême. Quelques bons poètes ont regretté cette disparition et voulu faire revivre musique et chants d'antan. La musique n'a pas été réfractaire à l'essai de galvanisation, mais on n'a pu insuffler la vie et la popularité à la poésie fruste et grêle dont les anciens firent leurs délices. Alors, pour ne pas tout perdre, on s'est mis à atteler de la prosodie moderne à des vieilles mélodies. J'ai lu, autrefois, dans le "Chat Noir" plusieurs de ces Noëls qu'on dit avoir été très bien reçus. J'ai en ce moment sous les yeux une longue complainte écrite par Coppée et qu'on peut regarder comme le type de ces tentatives de marier le fond naïf au langage châtié. En voici le commencement en manière de récitatif:

Quand, dans la froide nuit, au ciel
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.
Laissant là chèvres et moutons,
Prenant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt: "Partons!"
Et suivirent l'errante étoile.
Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux,
De la démence de ces hommes.
Quand ils revinrent, étonnés,
Contant comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans un étable.
Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste;
Et l'on se moqua beaucoup d'eux,
Garder son bien, voilà l'utile,
Pourquoi donc courir, hasardeux,
Après une étoile qui file?

Où et quand ont pris naissance les Noëls dont il ne sera bientôt plus possible de retrouver autre chose que des vestiges difformes? Les encyclopédies, gardiennes attitrées du bagage du passé, ne s'accordent pas toujours là-dessus. Toutefois on en peut tirer suffisamment pour regarder comme indubitable qu'ils ont eu l'Eglise pour berceau. Il est de toute probabilité qu'ils datent de l'époque où le peuple cessa de comprendre le latin, c'est-à-dire vers le neuvième siècle. Ces Noëls augmentèrent rapidement; chaque coin eut les siens et les générations se les transmirent. Les premiers colons du Canada les apportèrent avec eux. Puis nous eûmes nos Noëls du terroir, les uns parfaitement distincts, les autres composés à doses inégales du fonds de là-bas et du cru canadien.

Mais pour revenir aux origines: "on comprendra, dit un chercheur français, que le peuple accoutumé jusqu'au neuvième siècle, à prendre une part active aux chants religieux et désirant, à sa manière, manifester sa joie et son allégresse aux fêtes principales et surtout aux solennités éminemment populaires de la Noël, ait cherché à traduire ses sentiments dans un langage qui lui était familier. D'autre part, l'Eglise, pour favoriser ces manifestations de la foi et laisser au peuple la part active qu'il désirait prendre aux cérémonies du culte, tout en gardant la langue liturgique, toléra cette introduction. De là le "cantique farci", c'est-à-dire moitié latin et moitié en langue vulgaire, pour la compréhension de tous. C'est, par conséquent, sous la forme un peu burlesque, mais essentiellement naïve du cantique farci que le Noël nous apparaît tout d'abord."

,Avec le temps, le Noël se dépouilla de son enveloppe primitive et commença à devenir un cantique descriptif célébrant invariablement la naissance de l'enfant Jésus. Il monta alors à l'apogée de sa popularité, fut chanté partout, dans la maison du riche comme sous le chaume, voire au cabaret. Il contenait souvent des joyeusetés, des gail-